

V

Un aller simple.

Direction le Stutti, le café Lenz.

Un aller simple. Il serait aberrant de revenir une fois encore à Pankow. Reviendrons-nous d'ailleurs à Berlin? Que de villes et de pays nous aurions aimés revoir et que de villes nous n'avons jamais revues! Certaines n'existent plus. Les guerres, les nationalismes, le toutime. D'autres sont interdites aux étrangers et les dernières auront tout perdu de leur charme. Les globe-trotters peuvent se faire du mouron.

Demeurons donc en soi avec quelques images merveilleuses : les montagnes du Chiapas autour de San Cristobal de Las Casas, les Tintoret de la Scuola Grande di San Rocco à Venise, les temples érotiques de Katjuraho, les crépuscules de Saint-Malo...

Le S-Bahn brinquebale en grinçant sur les rails. Le wagon est quasi vide. Deux, trois ouvriers se battent en duel. Un amateur de *Berliner Kindl* ronfle, le front écrasé contre une vitre. Une vieille dame range ses pommes de terre entre des pages du *Bild*. Autour, les lumières de la ville semblent des anges agonisants. Un âne porte une ancre au fond du ciel. Je dois descendre à la station de Charlottenburg. Là où, dans les environs, les noms de rues nous sont plus familiers que ceux des apparatchiks décadents de la zone Est : Goethe, Schiller. D'avoir eu ainsi, depuis les fenêtres du S-Bahn, tout Berlin sous les yeux m'a rasséréiné. La nuit va maintenant se poursuivre, mais je serai plus calme, moins seul.

*

Il y a des jours, quand il s'éveille, la rue lui paraît étrange, comme si les passants avaient soudainement décidé de changer leurs habitudes. Leurs visages se sont colorés. Palette de vermillon, outremer, vert Véronèse, cadmium. Les rythmes de la marche se sont ralentis et on dirait que chacun a plutôt envie d'offrir un verre que de se rendre au chagrin. Quelques-uns réussissent sans doute à s'absenter et à flâner sous les tilleuls. Les attitudes conformes se dépareillent. La chaussée devient un promenoir de paquebot sur lequel la mer laisse des traînées de sel. Il s'imagine que d'autres chiens vont bientôt s'y ébattre. Celui de la comtesse et l'ami du maître queux. Des roquets et des pouilleux. Ceux qui ont du chien et ceux qui n'en ont pas.

*

Les illuminations de la Stugarter Platz contrastent avec l'obscurité de tout à l'heure, à Pankow.

Les chalands, ici, puent le fric et la culture, et non plus la schlague et l'absence de dessein. Ici, l'on pense la rébellion en se référant à Platon. Le Mur, lui-même, a déjà quelque chose d'informe, «il apparaît dans l'âme et va désormais s'y nourrir tout seul» (*Révélation d'Hermès Trismégiste*, IV). À l'autre bout de la ville, on ne pythagorise point, l'ordre cosmique n'a pas encore dépassé les anciennes limites du Mur. La rébellion ne vise nulle harmonie, elle se sent trop contrainte par la terreur, elle maintient le cancrelat au sol. Elle est inscrite comme un mauvais signe sur un fétiche vaudou.

Or voici le café Lenz et, à sa terrasse, de nombreux clients, parlant haut et fort, qui interpellent sans cesse la serveuse pour une nouvelle consommation. J'ai soif, moi aussi, mais je n'aperçois pas la Barbare. A-t-elle décanillé sans m'attendre? Elle a de toute manière quitté le café Lenz. Une de ses amies m'apostrophe alors et m'indique qu'ayant changé de crémerie, elle s'est dirigée vers les bistrots de droite.

«Ah! enfin, nous t'attendions», me signale la Barbare.

Elle est assise dans un autre café, en face de Peter Schneider, et je prends place à leur table. Je veux du vin, du vin de Moselle, une pleine carafe glacée!

Je bois et écoute à peine leur discussion. L'auteur du *Sauteur de mur* parle de mur et d'amour tandis que la Barbare lui rappelle les temps du féminisme berlinois. Après trois verres, j'interviens, tenant à raconter ma virée à l'Est. Ils s'en fichent. Comme tous les autres, ils élèvent l'Idée au-dessus de la basse philosophie de la survie.

C'est égal, je vais me soûler.

Je désire, moi, mettre à sac tous les bords, les angles morts, les arêtes de plus en plus fracassantes.

*

Il a pris en grippe les meutes racées des beaux quartiers comme les bandes de lou-lous, les cabots ni méchants ni bons, mais

serviles. Il ne touchera pas à leurs trophées, leurs bobs. Il n'hésitera plus à chaque pas, comme quand il allait sans cesse d'un groupe à l'autre, pareil aux jeunes filles bavardes au retour des bals. Au creux des fossés, chassera la musaraigne. Montera sur le sommet de la colline – qu'y a-t-il d'aussi beau? – puisqu'il croit que là-haut un vieux misanthrope l'accueillera, le nourrissant d'épis de maïs et de chauves-souris, et l'amènera un soir, alors qu'il ne s'y attendra pas, voir les ossuaires du bout du monde.

*

L'aube s'est levée. Nous avons peu dormi dans la maison du Schmargendorf où nous sommes en pension, non loin de Grünewald. J'aurais pu d'ailleurs préférer hier utiliser mon temps à rêver au bord de l'un des nombreux lacs des environs : Hubertus See, Grünewaldsee, Krumme Lanke. La cambrousse de Berlin. Mais, ne l'ai-je pas dit, il me fallait saisir la *note*.

Au-dessus du toit tournoient des oiseaux bleus.

Parfois, on entend tinter une sonnette de bicyclette.

La Barbare a préparé un copieux *Frühstück*. Et quoique je n'ai pas faim, je dévore charcuteries au goût de bois calciné et œufs à la coque. C'est le moment idéal pour écrire. Là, cet acte s'avère impossible et je sais pourquoi : la plupart des gens n'admettent pas que l'on s'isole de manière hautaine dans ce que l'on a appelé sa tour d'ivoire. Ils se sentent humiliés.

L'oiseleur doit alors adopter une attitude mirobolante, veiller à ses vaisseaux fantômes, gober en silence l'œil unique du pirate. Puis parler de la pluie et du beau temps, de la gauche et de la droite, des résultats du championnat de la veille, des raisons pour lesquelles il n'a pas été suffisamment tendre ces dernières nuits.

«Prépare-toi, nous avons rendez-vous avec un de mes amis. Il nous attend», impose la Barbare.

J'acquiesce.

Peter Schunter habite près du Kudamm, la longue artère mercantile de la ville. Un bel immeuble, mastoc, berlinois (le squatt de Klaus Schlesinger – l'écrivain du cru de l'Est pour lequel j'éprouve le plus d'affection –, que j'ai visité Potsdamer Strasse, abritait au minimum une trentaine de personnes).

Peter Schunter est peintre.

Partout des tableaux accrochés aux parois des nombreuses pièces de son appartement. Les siens essentiellement. Huiles représentant des bars de nuit ou des foules. Beaucoup de rouge, beaucoup de bleu roi. La nuit, les bars, des foules à profusion. Des éblouissements jaunes s'y ajoutent. Obscure et distante patience des citadins aux arrêts de bus, aux comptoirs des *Kneipe*. Une peinture puissante, post-expressionniste. Inquiétante.

Il débouche une bouteille de bordeaux. On boit du vin comme toujours, à l'amitié les vendanges la mort! Jusqu'à ce que la

Barbare exige que j'aïlle faire un tour afin de les laisser à leurs confidences. Je sors.

Encore en solo sur les trottoirs, j'erre sans but et je m'ennuie. Maintenant Berlin tout entière m'ennuie où j'erre sans but, salement obligé de tuer le temps. Et quelle arme possédé-je pour y parvenir, sinon l'alcool? Je comprends combien je ne suis qu'un chien! Un chien tantôt attaché, tantôt lâché. Moins qu'un chien, après tout. Un ivrogne insatisfait avec ses fantaisies inassouvies, ses aventures avortées. Je ronge mon frein en plein Berlin. Il me reste une heure avant de remonter chez Peter Schunter. Je fais les doux yeux à la serveuse qui m'apporte mon schnaps.

*